

garantie de succès.

Pommes de terre et pois unis

Les journaux irlandais ont publié il y a quelque temps un phénomène de végétation aussi curieux qu'étrange et qui peut servir de point de départ à d'utiles recherches en matière de végétation.

Un enfant de Brien David, occupé à planter des pommes de terre, eut la fantaisie d'enfoncer un pois chiche dans un tubercule qu'il mettait en terre.

Le champ ayant été envahi par la maladie, le propriétaire ne fut pas médiocrement surpris en voyant une tige de pois couverte de cosses à la place d'une pomme de terre. Il fouilla la terre et y trouva au pied de cette tige de pois douze tubercules très-bien venants.

L'année suivante il planta un arc de pommes de terre contenant un pois de ce genre, et il obtint, comme dans le cas précédent, double récolte. Tous les voisins furent stupéfaits en voyant des tubercules de pommes de terre surmontés de fanees couvertes de pois.

Le docteur Liebig, l'éminent chimiste qui vient d'être enlevé à la science, expliquait les phénomènes de ce genre. — *Gazette des Campagnes* de Paris.

Les fumiers exposés au soleil

Les fumiers sont le plus souvent laissés exposés à ciel ouvert à toutes les intempéries du climat. Le soleil les dessèche, les pluies entraînent les parties les plus fertilisantes ; il arrive souvent qu'il ne reste plus au cultivateur, pour fumer ses terres, qu'un engrais sans force et sans aucune puissance végétative.

Cependant les avis, jusqu'à ce jour, n'ont pas manqué ; des preuves matérielles ont même été fournies ; en voici une de plus :

Dans une ferme, en Ecosse, lord Kiemaird a fait des expériences comparatives entre un fumier abrité et un autre qui avait été laissé sans abri ; il en est résulté que le fumier conservé à couvert a donné, en poids, un quart de plus de patates que celui qui avait été abandonné sans abri.

Il faut donc déposer les fumiers dans des fosses, et les recouvrir d'une toile ou d'un abri quelconque.

La femme en agriculture

C'est un fait connu, l'influence de la femme, à tous les degrés de l'échelle sociale, est très-grande. Un autre fait est également constant, c'est que cette influence est plus décisive en agriculture que dans aucune autre carrière, par suite du caractère même de cette profession. Dans la plupart des autres situations, en effet, la femme se borne à *conserver* ; ici, elle contribue à *produire*.

Ses attributions spéciales.—Non-seulement le ménage y est, toutes choses égales d'ailleurs, plus important qu'à la ville, parce que le personnel à gages est toujours et presque toujours nourri à la ferme, mais il y a certaines branches, telles que le potager, la basse-cour, la laiterie, qui ne peuvent être exploitées que par la femme, et dont les résultats bons ou mauvais dépendent entièrement d'elle.

Son hostilité et ses luttes contre l'agriculture dans le haut et dans le bas.—Aussi est-ce avec un vif regret que je suis forcé de constater ici que, en ce pays, la femme s'est presque toujours montrée plutôt hostile que favorable, plutôt nuisible qu'utile à l'agriculture.

Femme d'un grand propriétaire, il est rare qu'elle n'entrave pas le désir de son mari de faire valoir, et s'il cultive, qu'elle ne le tourmente pas pour cesser. Fille d'un riche fermier, toutes ses aspirations sont pour la ville ; épouser un notaire,

un médecin, un marchand, lui paraît mille fois préférable que prendre un agriculteur, fût-il des plus distingués. Plus d'un jeune cultivateur s'est vu forcé de changer de carrière par suite de l'impossibilité de trouver à se marier convenablement. Mère de famille, elle est la première à détourner ses enfants de la profession de leur père.

Dans les rangs inférieurs, c'est elle qui engage son mari à ouvrir un petit commerce, à travailler dans les manufactures, à décharger les bâtiments, qui l'excite à acheter des terres plutôt que d'employer ses ressources à améliorer celles qu'il possède déjà. Enfin, partout, en haut comme en bas, on la voit l'ennemie des innovations.

Malgré la grandeur de l'intérêt en jeu, peut-être me serais-je abstenu de cette espèce de réquisitoire contre la plus belle moitié de mes compatriotes, si je ne croyais pouvoir en même temps indiquer les causes de ce travers et les moyens d'y porter remède.

Cause des répulsions.—*Etat de nos campagnes.*—La solitude lui pèse davantage ; les plaisirs bruyants du monde ont pour elle plus d'attrait, et cela seul suffirait pour expliquer sa répulsion pour la vie des champs.

Mais il y a d'autres causes encore, et celles-là dépendent de nous. Citons en première ligne, comme intéressant, non-seulement la grande, mais encore la petite culture, la disposition générale de nos fermes. Tandis que la grande ferme allemande est une manière de château ; que la ferme anglaise est un ravissant cottage tout entouré de verts gazons, de boulingins et de fleurs, la ferme française, petite ou grande, est une sale usine, une espèce de bouge planté au milieu des fumiers, à proximité des logements des animaux, où rien n'a été prévu, non-seulement pour l'agrément et le confort, mais même pour la salubrité des habitants. Or, c'est un fait constant que, dans les classes inférieures, la femme a, plus que l'homme, le sentiment du beau, le sentiment artistique. " J'aimerais l'agriculture, disait Mme de Staël, si elle ne sentait pas le fumier. "

Satisfaction à donner à la femme.—Cette pensée existe, quoique formulée de diverses manières, dans toutes les têtes féminines, en haut comme en bas de l'échelle sociale. Donnons donc satisfaction à la femme, sous ce rapport ; laissons là cette colossale maïserie qu'on appelle l'art pour l'art, et faisons de l'art là où il est utile.

Recherche des femmes pour se soustraire aux travaux pénibles de la terre.—Dans les classes inférieures, la nature est souvent l'excès du travail auquel les femmes sont obligées de s'astreindre les dégoûtent de la culture. De là leur empressement de venir servir à la ville, ou à prendre un travail industriel, ou, si elles sont mariées, à monter un petit commerce, à se faire couturières, etc.

Défaut d'instruction spéciale.—*Cause principale.*—Mais la principale cause, en haut comme en bas, c'est l'absence de toute instruction spéciale provenant du défaut d'enseignement professionnel, cause qui, dans les classes aisées, se complique encore de cette éducation anti-agricole que les jeunes filles reçoivent à plusieurs endroits.

" Toute jeune fille bien élevée, a dit un écrivain moderne (Alph. Karr) est prête à remplir convenablement les fonctions de femme d'un médecin, d'un notaire, d'un avocat, d'un négociant. Il n'en est pas de même des fonctions de la femme d'un agriculteur : pour les exercer, il faut avoir certaines connaissances. "

On fait beaucoup pour l'éducation agricole des jeunes gens. On n'a rien fait pour celle des filles. C'est s'arrêter à moitié chemin.

Choix par l'agriculteur d'une femme capable.—Ce qui précède démontre assez que l'agriculteur, dans le choix d'un système de culture, devra prendre en très-grande considération les talents, les connaissances, et surtout le caractère et les goûts de sa compagne. S'il est assez heureux pour posséder une femme active et intelligente, économe, connaissant bien les branches qui la concernent (volaille et laiterie), il pourra, dans quelque position qu'il soit, développer l'une ou l'autre de ces branches avec toutes chances de succès ; s'il est, au contraire, privé de cet avantage, il devra renoncer à toute spéculation exigeant le concours de la femme, lors même que les